

Article

« Rôle des processus sociaux dans le sport, les relations entre les sexes et le contrôle de la violence »

Eric Dunning et Joseph Maguire

Sociologie et sociétés, vol. 27, n° 1, 1995, p. 117-137.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001219ar>

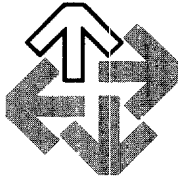
Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Rôle des processus sociaux dans le sport, les relations entre les sexes et le contrôle de la violence¹



ERIC DUNNING
JOSEPH MAGUIRE

Traduction : Suzanne Mineau

INTRODUCTION

Cet article constitue un document de travail. Il est issu de travaux antérieurs sur l'évolution du sport et des loisirs, sur le sport en tant que chasse gardée masculine ainsi que sur le vandalisme relié au football (*soccer*) (Sheard et Dunning, 1973 ; Dunning et Sheard, 1979 ; Dunning et coll., 1982 ; Dunning, 1986 ; Elias et Dunning, 1986 ; Dunning et coll., 1982, 1988 ; Williams et coll., 1989 ; Murphy et coll., 1990 ; Maguire, 1986a ; 1986b). Dans ces travaux, nous nous intéressons davantage, directement ou indirectement, aux sports et aux contextes sportifs en tant que lieux socialement acceptés pour l'enseignement, l'expression et la perpétuation des habitus (ou manières d'être), des identités, du comportement et des idéaux masculins ; dans le présent article, par contre, nous voulons élargir notre champ d'étude et procéder à une analyse préliminaire de certains aspects non seulement du sport et de la masculinité, mais aussi du sport et de la féminité. En un mot, nous voulons adopter une démarche relationnelle plus explicite et plus évidente.

Cet élargissement de notre champ d'étude ne constitue pas un passage soudain dans le domaine des relations entre les sexes. En tant que sociologues des « configurations », nous utilisons une perspective dynamique fondamentalement relationnelle qui se centre sur l'étude des processus sociaux dans le temps et sur la recherche d'émergences, de continuité, de rupture et de progression dans les chaînes et réseaux d'interdépendances (« figurations »)². Dans cette optique, les relations entre les sexes ont constitué un de nos principaux champs d'étude depuis les années 1970, comme l'a reconnu Susan J. Birrell en 1988 :

L'article de 1973 de Kenneth Sheard et Eric Dunning, intitulé « The Rugby Club as a Type of Male Preserve », s'est mérité le respect à titre d'étude d'une sous-culture, mais comme il se concentrait si clairement sur les hommes, les spécialistes féministes n'ont pas pleinement reconnu son importance tant qu'elles n'ont pas vu que les relations entre les sexes constituaient le véritable sujet de cette étude (Birrell, 1988, p. 481)³.

1. Nous avons présenté une version abrégée de cet article au congrès de la N.A.S.S.S./S.N.A.S.S., à Savannah, en Georgie, dont le thème était « Surmonter les inégalités dans le sport ».

2. Pour une explication complète de ce concept, voir ELIAS, 1978a.

3. Voir aussi l'excellent recueil de Susan J. BIRRELL et Cheryl L. COLE (1994).

Nos travaux antérieurs se sont donc centrés surtout sur des aspects comme l'habitus, l'identité, le comportement et l'idéologie des hommes dans des contextes où les relations de pouvoir entre les sexes évoluaient. Dans cet article, nous voulons élargir notre champ de vision en ajoutant au côté masculin de l'équation une perspective féminine, plus précisément certains aspects reliés à la pratique des sports par les femmes. Nous cherchons également à montrer, peut-être plus clairement et plus explicitement que dans le passé, que tous les travaux mentionnés ci-dessus découlent de la théorie préliminaire des « processus de civilisation » qui a été proposée pour la première fois par Elias en 1939. Cependant, avant d'aborder ces questions, nous voulons insister sur les raisons qui nous poussent à présenter une telle étude.

MARGINALISATION DU SPORT EN SOCIOLOGIE ET ÉTUDE DE L'APPARTENANCE SEXUELLE

Si le sport ne figure pas au centre de nombreuses études sur l'appartenance sexuelle qui se situent dans le grand courant de la sociologie, c'est sans doute à cause surtout de sa marginalisation en tant que sujet des théories et des recherches sociologiques; en d'autres termes, aux yeux de la plupart des tenants des théories sociologiques qui prédominent actuellement, le sport ne pose pas de problèmes significatifs (Dunning, 1986 ; Dunning dans Elias et Dunning, 1994). À notre connaissance, *Paradoxes of Gender* de Judith Lorber (1994) qui comporte une courte section (p. 41-44) sur le sport, constitue jusqu'à maintenant la première exception importante à cette situation. Dans des textes antérieurs bien connus sur l'appartenance sexuelle (Hearn, 1987 ; Brittan, 1989) — il va sans dire que nous ne parlons pas ici de la sociologie des sports — même lorsqu'il est question du sport, celui-ci est habituellement mentionné en passant de façon périphérique au lieu d'être considéré comme un lieu important pour la construction des manières d'être et des identités sexuelles, comme un lieu de vie sociale au sein et au sujet duquel se déroulent actuellement de nombreuses luttes significatives centrées sur l'appartenance sexuelle. Étant donné que les hommes ont largement dominé dans le sport jusqu'à maintenant, cette marginalisation n'est peut-être pas surprenante dans les études sur l'appartenance sexuelle axées sur les femmes. Elle l'est davantage, par contre, lorsqu'on considère le nombre croissant de livres et d'articles consacrés surtout à la construction sociale de la masculinité (Seidler, 1992 ; Morgan, 1992).

On peut commencer à comprendre les raisons pour lesquelles le sport est marginalisé dans les principales tentatives d'analyser la construction sociale de la masculinité, en regardant de quelle façon Arthur Brittan aborde cette question dans *Masculinity and Power* :

L'image la plus populaire de la masculinité dans la conscience de tous les jours est celle de l'homme-héros, du chasseur, du compétiteur, du conquérant. Chose certaine, c'est l'image qui est glorifiée dans la littérature, l'art et les médias occidentaux... Dans un sens, la croyance en l'homme-chasseur ou héros semble n'avoir aucun fondement dans le monde quotidien où vivent la plupart des hommes. Les hommes ont bien peu l'occasion d'être des héros, sauf comme passe-temps ou dans le sport. L'homme-chasseur a été transformé en homme-soutien de famille. Les occasions d'être héroïque ne surgissent que sur le terrain des sports, non dans la forêt au cours d'une poursuite sans merci pour nourrir la tribu (Brittan, 1989, p. 77).

Avec raison, Brittan voit le sport comme la source d'une « image de héros » pour les hommes. Cependant en le mentionnant en incise avec les « passe-temps » et en le conceptualisant hors du « monde quotidien », il lui confère un statut périphérique par rapport à ce qu'il considère comme le principal lieu où il est possible de faire l'expérience de la masculinité dans les sociétés contemporaines : le rôle de « l'homme-soutien de famille ». Par conséquent, il ne peut explorer en profondeur ce qui est sans doute l'un des lieux les plus importants de l'expression et de la préservation de la masculinité sous ses formes traditionnelles. Il va de soi que Brittan n'est pas le seul à relier la masculinité contemporaine au monde du travail avant

tout. Une telle approche économiste semble jouir d'une quasi-hégémonie dans les études sociologiques contemporaines, dans ce domaine ou dans d'autres. En d'autres termes, cette approche va tellement de soi qu'elle bénéficie d'un statut qui correspond presque à l'orthodoxie sociologique.

En disant cela, il n'entre pas dans nos intentions de nier l'importance du travail, de ne pas reconnaître que l'économie et la division sexuelle du travail sont des lieux où s'enseignent, s'expriment et se perpétuent des manières d'être, des pratiques et des valeurs patriarcales, ou peut-être plus justement « andriarcales » (Elias, 1986)⁴. Nous voulons simplement mettre en doute l'affirmation selon laquelle les processus économiques sont les seuls à être au centre de cette question. En outre, nous croyons que la marginalisation du sport comme sujet d'étude sociologique a sans doute réduit inutilement l'éventail des recherches, du moins en ce qui concerne les questions d'appartenance sexuelle et de division entre les sexes. En fait, lorsqu'on adopte une perspective non économiste, il y a des raisons de croire que, dans les sociétés contemporaines, le sport est un des lieux clés pour l'étude de ces questions.

Sauf pour ceux qui le pratiquent au niveau professionnel, le sport est évidemment une activité de loisir; par contre, si la thèse développée jusqu'ici a quelque valeur, cette activité semble avoir une importance considérable dans la formation de l'identité, notamment de l'identité masculine (Dunning, 1986, 1990). En fait, les pressions en faveur de la pratique des sports — qu'elles proviennent des médias, de l'école, du groupe d'âge et évidemment, dans bien des cas, des parents et surtout des pères qui jouent le rôle de modèles — sont si fortes que les hommes britanniques, presque indépendamment de leur classe sociale mais peut-être pas de leurs affiliations religieuses ou ethniques, sont forcés en grandissant de procéder à une adaptation intérieure. Il semble en être ainsi dans tous les cas : lorsqu'ils se conforment et optent pour la voie sportive dans leurs loisirs et peut-être aussi dans leur vie professionnelle, lorsqu'ils dévient de la norme et s'identifient à des formes de culture « antisportives » qui se sont accrues dans la société britannique (Marples, 1954, p. 130 et suiv.), ou encore lorsqu'ils suivent une voie intermédiaire entre ces deux extrêmes. Il importe de noter à ce propos que, dans de nombreux secteurs de la société britannique, notamment dans des milieux entièrement masculins, les mâles « déviants » qui pour une raison ou une autre optent pour la voie antisportive, risquent d'être qualifiés de façon blessante par leurs pairs d'« efféminés » et même d'« homosexuels ». Cela va de pair avec la tendance à qualifier de façon blessante les femmes sportives de « masculines », d'« hommages » ou de « lesbiennes ». En soi, cette antinomie suffirait pour que le sport pose des problèmes intéressants à ceux qui s'intéressent à l'appartenance sexuelle. Faisons un pas de plus dans l'argumentation en examinant brièvement les études féministes qui ont été menées récemment en Amérique du Nord sur le sport et la masculinité.

ÉTUDES FÉMINISTES EN AMÉRIQUE DU NORD SUR LE SPORT ET LA MASCULINITÉ

Dans son essai original intitulé « Discourses on the Gender/Sport Relationship : From Women in Sport to Gender Relations », Susan Birrell (1988) a écrit que deux articles britanniques publiés dans les années 1970 « étaient apparemment si avant-gardistes pour un public américain qu'ils sont passés presque inaperçus pendant une dizaine d'années » (p. 481). Il s'agissait de « The Rugby Football Club as a Type of Male Preserve » de Sheard et Dunning que nous avons déjà mentionné et de « Performance and Meaning » de Paul Willis (1974). C'est sans doute ce qui s'est produit il y a une vingtaine d'années et, par la suite, on a eu tendance à mettre ces articles dans le ghetto de la sociologie des sports et à ne pas leur accorder la reconnaissance qui leur était due dans le grand courant de la sociologie ; néanmoins, aux

4. Au sens strict, le terme « andriarchie » (ou « andriarcal »), qui signifie « domination du mâle » et dont les deux racines sont grecques, est préférable au terme « patriarchie » parce que ce dernier a des racines à la fois latine et grecque et qu'il signifie littéralement « domination du père ».

États-Unis dans les années 80, des hommes se sont mis à appliquer de façon novatrice « les perspectives critiques des féministes » et on a vu apparaître un ensemble de travaux très en avance par rapport à ce qu'offre actuellement la sociologie britannique. Parmi les principaux leaders de ce mouvement, mentionnons Donald Sabo (1985), Alan M. Klein (1990) et Michael Messner. Voici ce que Messner disait en 1987 au sujet des fonctions du sport dans la formation de l'identité mâle :

Comment commençons-nous à comprendre l'intensité du sentiment d'identification que beaucoup d'hommes retirent de leur statut d'athlète ? Tout d'abord, comme les hommes n'ont pas eu, partout et à toutes les époques, la relation qu'ils ont actuellement avec le sport, il importe d'analyser cette réalité dans une perspective historique. Au cours des deux premières décennies de notre siècle, les hommes craignaient que la fermeture des frontières et la transformation des lieux de travail, de la famille et de l'école ne soient en train de « féminiser » la société. Le mouvement scout américain a été fondé en 1910 dans le but de créer une sphère où les hommes pourraient inculquer aux garçons « une véritable virilité ». On peut largement attribuer au même phénomène la croissance rapide des sports organisés à cette époque. Au moment où des changements socio-économiques et familiaux érodaient les fondements traditionnels de l'identité et des privilèges des hommes, le sport est devenu une expression culturelle de plus en plus importante des valeurs mâles traditionnelles, le sport organisé devenant « la principale expérience de validation de la masculinité ».

Dans l'après-guerre, la bureaucratisation et la rationalisation du travail, ainsi que le déclin du salaire familial et l'arrivée graduelle des femmes au sein de la main-d'œuvre, ont miné encore plus « le rôle de soutien de famille » comme fondement de l'identité mâle, ce qui a entraîné une « insécurité défensive » chez les hommes. À un niveau à la fois personnel/existential pour les athlètes et symbolique/idéologique pour les spectateurs et partisans, le sport est devenu un des « derniers bastions » du pouvoir et de la supériorité mâles, pour contrer la « féminisation » de la société et s'en distancier. La montée du football (et du terrain de football) au rang de « jeu national des Américains » est sans doute due à la clarté reconfortante qu'il projette entre les deux pôles du pouvoir mâle traditionnel : la force et la violence, ainsi qu'aux craintes contemporaines d'une féminisation de la société (Messner, 1987).

Les opinions exprimées par Messner rejoignent les nôtres en ce qui a trait aux limites des approches d'auteurs comme Brittan au sujet de l'identité mâle. Cependant, elles nous semblent indûment restreintes au contexte américain. N'oublions pas que des sports organisés, comme le cricket et la boxe, sont nés et se sont répandus en Grande-Bretagne bien avant que le sport organisé ait fait sa première percée aux États-Unis. Le mouvement scout s'est également développé au Royaume-Uni d'abord. En fait, l'inquiétude au sujet de la « féminisation de la société » s'est manifestée en Angleterre dès l'époque des écrits de Charles Kingsley et semble avoir joué un rôle dans l'apparition du « christianisme musclé » (Sheard, 1972 ; Maguire, 1986b ; Bloomfield, 1994) qui, sauf erreur, a été lui aussi un mouvement britannique au départ. Tout cela laisse entrevoir l'intervention d'un processus social élargi qui s'est diffusé en partie à travers l'Atlantique (peut-être dans les deux sens) et, par conséquent, la nécessité d'un modèle explicatif élargi, moins typiquement centré sur l'Amérique et capable d'expliquer de tels phénomènes. Idéalement, ce modèle devrait nous éclairer sur une question que Messner n'a pas abordée dans l'article dont nous avons tiré notre citation, soit la genèse sociale et les conséquences de l'entrée des femmes dans les sports, dans un éventail d'activités qui étaient au départ réservées presque exclusivement aux mâles dans les sociétés occidentales modernes largement « andriarcales ».

On peut dire qu'il y a dans l'article de Michael Messner deux indices implicites qui laissent croire que la théorie des processus de civilisation d'Elias peut offrir non pas toutes les réponses, mais certaines pistes utiles pour la construction d'un tel modèle. Plus précisément, nous sommes amenés à croire deux choses : (i) en imposant des contraintes à la violence des mâles dominants, la fermeture des frontières a peut-être marqué, dans l'évolution de la

société américaine, une étape similaire d'une certaine façon au processus qui s'est développé dans le contexte européen et qu'Elias a appelé « *la courtisanisation des guerriers* », c'est-à-dire le glissement significatif de la société européenne vers la civilisation qui a amené les membres des classes régnantes à passer du rôle de guerriers à celui de courtisans⁵ ; (ii) ce qui a été perçu comme une « féminisation » dans les États-Unis naissants, et sans doute au Canada également, était en fait une variante nord-américaine de l'expérience commune que vivent les sociétés qui amorcent un double processus : la formation de l'État et la pacification sous le contrôle de l'État, c'est-à-dire deux des caractéristiques clés d'un processus de civilisation selon Elias⁶. Voyons plus en détail ce qu'implique selon nous la théorie des processus de civilisation.

BRÈVE ESQUISSE DE LA THÉORIE DES PROCESSUS DE CIVILISATION

Le nœud de la théorie des processus de civilisation est un fait empiriquement démontrable, à savoir que dans les sociétés de l'Europe occidentale, entre le début du Moyen-Âge et les temps modernes, on a assisté à l'élaboration et au raffinement du savoir-vivre et des normes sociales, ainsi qu'à un accroissement des pressions sociales sur les individus afin qu'ils exercent d'eux-mêmes une « maîtrise de soi » stricte, uniforme, constante et modérée sur leurs émotions et leurs comportements. Dans un commentaire ultérieur, Norbert Elias décrit ainsi cette tendance prédominante :

... l'idée que la principale caractéristique d'un processus de civilisation soit l'accroissement de la maîtrise de soi [crée] un malentendu fondamental... La caractéristique d'un processus de civilisation est d'abord l'auto-contrainte en toutes choses... En deuxième lieu, la caractéristique d'un tel processus est l'uniformité des contraintes dans tous les types de relations avec de légères différences de degré... dans l'auto-contrainte que chacun doit s'imposer en privé et en public... En d'autres termes une plus grande modération en tout et pas seulement dans quelques situations, mais cela ne suffit pas encore... la caractéristique d'un processus de civilisation est en troisième lieu l'aspect complet et uniforme des *Selbstwänge* (auto-contraintes) dans une zone intermédiaire, c'est-à-dire entre les extrêmes... C'est l'intégration d'une maîtrise de soi modérée (ni trop, ni pas assez) qui est la marque des niveaux supérieurs des processus de civilisation (cité par Wouters, 1993, p. 14).

Tels qu'Elias les conceptualise, les processus de civilisation de l'Europe occidentale sont des processus à long terme « aveugles », ou non planifiés, dans lesquels les groupes socialement supérieurs prennent l'initiative de normes qui ont tendance à se répandre, parfois de façon très inégale, de haut en bas de l'échelle sociale. Au cours de ces processus, il se produit un glissement de l'équilibre entre les contraintes extérieures (*Fremdzwänge*) et l'auto-contrainte (*Selbstzwänge*) en faveur de l'auto-contrainte, ainsi qu'une augmentation, au niveau de l'habitus et de la personnalité, de l'importance de la conscience, au sens du Surmoi de Freud, en tant que régulateur du comportement. En d'autres termes, au cours des processus de civilisation de l'Europe, les normes sociales ont fini par être profondément intériorisées et par intervenir non seulement de façon consciente, mais davantage en deçà du niveau rationnel et du contrôle conscient, par exemple au moyen de l'éveil de sentiments d'angoisse, de culpabilité et de honte.

Il y a un aspect des processus de civilisation de l'Europe qui a une importance majeure dans l'évolution du sport moderne et, si notre thèse est juste, dans l'évolution des relations entre les sexes, dans un contexte sportif ou non sportif. Il s'agit du resserrement des normes

5. Au sein de ce processus général, il y avait évidemment des différences entre les pays européens.

6. Il se peut que la « fermeture des frontières », dans le cadre d'un processus de civilisation, caractérise le développement de toutes les sociétés qui ont été au départ des colonies, comme par exemple l'Australie, l'Afrique du Sud et la Nouvelle-Zélande, et que ce ne soit pas seulement le cas des États-Unis et du Canada. Des variantes de processus comparables ont pu également se produire dans des pays colonisés par le Portugal et l'Espagne.

de régulation de la violence et de l'agression, ainsi que du déclin chez la plupart des individus de leur tendance à prendre plaisir à participer à des actes violents ou à en être témoins. À ce sujet, Elias mentionne « *une atténuation de l'Angriffslust* » (1939, p. 263-283) ; il s'agit littéralement de la diminution de la pulsion d'attaquer, c'est-à-dire de la capacité de dompter son désir et son plaisir d'attaquer physiquement les autres. Cela a eu deux conséquences psychologiques. Premièrement, un abaissement du « seuil de la répugnance » (*Peintlichkeitsschwelle*) à faire couler le sang ou à provoquer d'autres manifestations directes de violence physique. Par conséquent, en présence de ces manifestations, les individus tendent davantage aujourd'hui qu'au Moyen-Âge à avoir un mouvement de recul ou à se sentir mal à l'aise. La deuxième conséquence est l'intériorisation, dans la conscience du Surmoi, d'un tabou sévère à l'égard de la violence. Il en résulte l'éveil d'un sentiment de culpabilité chaque fois que le tabou est violé. Parallèlement, on note une tendance à cacher la violence, tendance qui se manifeste peut-être le plus clairement par l'abandon des mises à mort publiques, et c'est là un point sur lequel Elias et Foucault (1977) s'entendent. Il s'ensuit que ceux qui désirent toujours ouvertement trouver du plaisir dans la violence sont décrits en des termes qui se rattachent au langage de la psychopathologie et qu'ils sont punis par le mépris, l'hospitalisation ou l'emprisonnement, ou par une combinaison de ces trois moyens.

Dans l'esprit populaire, violence et civilisation constituent généralement une antithèse, mais selon Elias, la civilisation à long terme de l'Occident s'est déroulée par hasard en même temps que les luttes « *hégémoniques* » ou « *éliminatoires* » entre les rois et les autres seigneurs féodaux. Ces luttes ont entraîné, dans chacun des nouveaux États-nations formés en Europe, l'établissement de monopoles plus ou moins stables et efficaces sur deux grands instruments de domination qui se renforcent mutuellement : l'usage de la force et la taxation. En d'autres termes, si Elias a raison, loin de constituer une antithèse dans un sens simpliste, la violence et la civilisation se caractérisent par des formes spécifiques d'interdépendance. Plus précisément, la civilisation dépend d'une revendication efficace d'un contrôle monopolistique des instruments de violence, et cette revendication est étayée par un monopole des impôts qui rend le principal seigneur assez riche pour recourir à une armée et à une police bien équipées. À son tour, le monopole de la violence facilite le maintien du monopole des impôts et entraîne la pacification intérieure ainsi que la croissance économique. Bref, on peut dire qu'un processus de civilisation est fondamentalement fonction de l'interaction entre la formation de l'État et l'augmentation de la richesse.

Dans *The Civilizing Process* (1939, 1978, 1982) comme dans d'autres ouvrages (1969, 1990), Elias s'intéresse aux variations dans le temps, à la rapidité et à la trajectoire des processus de civilisation et de formation des États dans les grandes sociétés de l'Europe occidentale, particulièrement en Angleterre, en France et en Allemagne⁷. Faute d'espace, nous ne pouvons analyser ici toutes ces variations. Dans le cadre de notre étude, disons qu'il y a quatre aspects des processus de civilisation de l'Europe qui se retrouvent généralement partout. Ce sont :

- (i) ce qu'Elias appelle « *la courtisanisation des guerriers* » (*die Verhöflichung der Krieger*) c'est-à-dire la transformation, à l'époque féodale, des guerriers (chevaliers) de la classe régnante en courtisans ;
- (ii) le passage de la propriété privée des instruments de domination vers des formes davantage publiques, passage grâce auquel les parlementaires élus et les élites issues de leurs rangs en viennent de plus en plus à diriger ;
- (iii) un allongement des chaînes d'interdépendance, c'est-à-dire une augmentation de la division du travail et un élargissement du commerce intercommunal et international ;
- (iv) « *une démocratisation fonctionnelle* », un glissement vers l'égalité, pas nécessairement important mais suffisamment significatif sous l'angle de la dynamique sociale, dans les

7. Eric Dunning et Stephen Menell préparent actuellement une traduction anglaise de *Studien über die Deutschen* d'Elias pour Polity Press.

relations entre les dirigeants et les dirigés parce que les premiers dépendent davantage des seconds, par exemple pour les guerres ou pour les élections. Sous ce rapport, il y a également, selon Elias, des glissements égalitaires dans « la balance des pouvoirs » entre les classes sociales, les groupes d'âge et les sexes.

Comme nous avons l'intention de le démontrer, c'est ce dernier glissement de la balance des pouvoirs qui a été important dans l'évolution des relations entre les sexes dans le domaine du sport, et c'est cette question que nous allons maintenant étudier. Nous regarderons d'abord comment certaines luttes opposant des formes concurrentielles de « virilité » ont joué un rôle dans l'élaboration des types modernes de football. Nous montrerons que la théorie des processus de civilisation aide à comprendre l'émergence de ces formes concurrentielles.

CIVILISATION, SPORTISATION, « VIRILITÉ » ET NAISSANCE DES TYPES DE FOOTBALL

On reconnaît généralement que les formes nettement modernes du sport sont apparues d'abord en Angleterre (Huizinga dans Dunning, ed., 1971). Si notre thèse est juste, les premières étapes de ce qu'Elias (1986 ; 1994) appelle « *la transformation des passe-temps en sports* » ont connu deux grandes phases : une première phase au 18^e siècle au cours de laquelle les transformations de la personnalité et des habitus des classes régnautes à prédominance terrienne se produisent en même temps que « *la parlementarisation des conflits politiques* », ce qui amène ces groupes à adopter des formes plus régulées, plus contrôlées et plus civilisées de chasse, de courses de chevaux, de boxe et de cricket ; une seconde phase au 19^e siècle marque l'émergence de formes plus réglementées d'athlétisme et d'alpinisme (Donnelly, 1982), mais surtout l'apparition de jeux de balle plus civilisés comme le *soccer*, le rugby, le hockey sur gazon et le tennis (Dunning, 1990). Les premières percées de ce qui est devenu le rugby et le *soccer* ont eu lieu dans les écoles publiques entre 1830 et 1850, au moment où ces écoles amorçaient un processus de civilisation associé à la réforme du système des « *préfets fouettards* » et à la consolidation du pouvoir des maîtres (Kunning et Sheard, 1979). Ces écoles ont fini par être d'importants agents d'unification des classes régnautes terriennes déjà en place et de la bourgeoisie industrielle montante, et tout semble indiquer actuellement que c'est dans un tel contexte que les questions de sport et de « virilité » se sont manifestées explicitement pour la première fois.

Les parents des classes supérieure et moyenne qui envoyaient leurs fils dans les écoles publiques voyaient à cette époque ces établissements, et surtout leurs sports et leurs jeux, comme d'indispensables outils d'apprentissage de la « virilité » et de l'indépendance. Par contre, étant donné qu'avec l'accroissement de l'industrialisation, de l'urbanisation et du rôle de l'État, la balance des pouvoirs entre la classe terrienne et la classe industrielle se modifiait peu à peu en faveur de la seconde, les rivalités de statut se sont accrues entre d'anciennes écoles plus aristocratiques, comme Eton et Harrow, et des nouvelles moins aristocratiques comme Rugby. Cette rivalité entre les écoles s'est manifestée dans toutes leurs relations, mais surtout dans les sports et dans les jeux des garçons. Par exemple, lorsque les élèves de Rugby ont commencé, dans les années 1830 et 1840, à être réputés pour la nouvelle forme de football qui se jouait à leur école (le prototype du rugby moderne), les élèves d'Eton ont réagi en adoptant des variations diamétralement opposées sous bien des aspects du football classique (le prototype du *soccer* moderne). Dans ce processus, ce ne sont pas seulement des rivalités de statut qui s'exprimaient, mais aussi des idéaux opposés au sujet du comportement d'un gentleman, et plus particulièrement des idéaux divergents au sujet du degré de violence et d'agression masculines socialement désirable et acceptable dans le sport.

Lorsque les formes de football des écoles publiques ont commencé à se répandre dans les universités et dans la société britannique toute entière, il y a eu plusieurs tentatives de façonner un seul jeu national. Elles ont cependant toutes échoué et la division entre le rugby et le *soccer*, qui peut être attribuée à la rivalité entre Eton et Rugby dans les années 1830 et 1840, s'est perpétuée au niveau national. Plus précisément, les partisans du rugby avaient une

conception traditionnelle de la virilité qui faisait ressortir le courage et la force physique, tandis que les partisans du nouveau *soccer* favorisaient une virilité plus contrainte et plus civilisée. En soi, le *soccer* (ou le football comme on l'appelle habituellement en dehors de l'Amérique du Nord) attire énormément les inconditionnels du « *loisir rationnel* ». L'un d'eux, Gideon Guthrie exprimait ainsi en 1889/90 ce qu'il appelait « *la bible du football* » :

En plus de la valeur réelle de l'altruisme, de la maîtrise de soi et de la bonne humeur, le football montre par l'exemple la nécessité de l'amabilité et de la loyauté, la supériorité de l'esprit sur le corps, la modération et l'humilité... Au cours de chaque match, ces préceptes moraux sont présentés en exemples aux spectateurs qui ont aussi l'occasion de condamner les manières et les conduites fautives, et nous osons croire que ces brefs sermons du dimanche après-midi ne sont pas sans effet sur la réforme de la population (Guthrie, 1889/90, p. 38).

Les efforts des adeptes des loisirs rationnels, des « chrétiens musclés » et des autres ont contribué de façon notoire à faire du *soccer* « le sport du peuple » en Grande-Bretagne. Par contre, les vertus « rationnelles » d'altruisme, de maîtrise de soi, d'amabilité, de loyauté, de modération et d'humilité ne représentaient pas son principal attrait aux yeux d'un nombre croissant de joueurs et de spectateurs de la classe ouvrière. La plupart d'entre eux adhéraient à des normes traditionnelles de masculinité et s'identifiaient bien plus aux valeurs locales qui voulaient la victoire à tout prix qu'aux notions de *fair play* de la classe moyenne.

À la fin de l'époque victorienne et pendant l'époque édouardienne, on pouvait donc voir des idéaux rivaux de masculinité, associés au processus de civilisation, influencer différemment les diverses classes sociales. Par contre, dans une situation internationale de plus en plus conflictuelle, les besoins perçus par l'État allaient à l'encontre du désir des partisans des loisirs rationnels qui souhaitaient utiliser des jeux comme le *soccer* pour promouvoir ce qu'ils concevaient comme « l'harmonie entre les classes » et « la force morale ». À cause d'un besoin croissant de « guerriers », pour la guerre des Boers par exemple, l'éducation physique est devenue obligatoire dans les écoles de l'État. Des leçons de gymnastique destinées à la masse sont venues s'ajouter à l'apprentissage des qualités de chef par les jeux pratiqués dans les écoles publiques. À notre avis, dans une situation de conflits de plus en plus marqués entre les classes et entre les nations, les objectifs de groupes comme les partisans des loisirs rationnels devenaient utopiques, étant submergés par le lien croissant entre le sport et l'enseignement de formes agressives de masculinité en vue de créer les différents rangs de l'armée.

À la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, la croissance du sport entraînait aussi, sur le continent européen et dans de nombreuses parties de l'empire officiel et non officiel (Perkin, 1989) de la Grande-Bretagne, la diffusion de sports, d'idéologies et de personnels britanniques. Cette diffusion était étroitement associée à deux tendances interreliées : une accélération du processus de mondialisation qui gagnait du terrain depuis le 16^e siècle, et l'émergence connexe dans divers pays de formes intenses de nationalisme qui se stimulaient et se soutenaient mutuellement (Maguire, 1994). Les sports masculins et les valeurs d'une masculinité agressive jouaient ici un rôle crucial. Hobsbawm (1983, p. 298) par exemple, signale que « *les trois dernières décennies du 19^e siècle ont marqué une transformation décisive dans la diffusion des anciens sports, l'invention de nouveaux et l'institutionnalisation de la plupart des sports sur la scène nationale et même internationale* ». À titre d'exemple, voyons comment se sont manifestés dans le rugby du pays de Galles une identité/manière d'être nationale et un modèle de relations entre les sexes comportant une masculinité agressive et la subordination des femmes.

APPARTENANCE SEXUELLE, HABITUS/IDENTITÉ ET RUGBY DU PAYS DE GALLES

En tant que sociologues des « configurations », nous ne nous intéressons pas uniquement à la façon dont les identités sont reliées à « *l'invention permanente de traditions* », comme

l'a si habilement montré Hobsbawm (1983). Cet aspect ne représente qu'un de nos points d'intérêt. Par contre, Hobsbawm et ceux qui ont suivi ses traces semblent, selon nous, considérer « l'identité » surtout au niveau supérieur de la conscience. Du point de vue de la sociologie des « configurations », il est également intéressant de voir comment, par suite d'une certaine manière d'être au fil des années et au cours de processus sociaux à long terme, non planifiés pour la plupart, des façons de penser, de sentir et de se comporter finissent par se retrouver au niveau de l'habitus. Dans un certain sens, on pourrait dire que les corps des individus deviennent « *des lieux de souvenirs sociaux* » (Maguire, 1993a). En fait, comme Stephen Mennell (1994, p. 178) l'a souligné à juste titre « *les diverses couches d'habitus qui se retrouvent toutes aujourd'hui chez les individus sont peut-être issues de nombreuses époques différentes* ».

Au cœur de la thèse que nous voulons présenter, il y a l'idée que le sport moderne a surgi dans une arène où se déroulaient et s'expérimentaient des processus de formation personnelle et collective d'habitus/identité. Le sport a fini par jouer un rôle important dans l'incarnation et l'expression d'identités multiples. Une des caractéristiques clés du processus sportif (Dunning et coll., 1993) est le fait que des classes sociales, des sexes, des ethnies, des groupes nationaux et infra nationaux différents (ceux qui sont les mieux établis, ceux qui montent, ceux qui sont en déclin et ceux qui demeurent des exclus) se servent du sport pour représenter, conserver ou remettre en question leur identité et leur position dans divers types de statuts. C'est de cette façon que les sports ont fonctionné au Royaume-Uni, du moins depuis les années 1880 lorsqu'ils sont devenus des pratiques nationales (Maguire, 1993). Dans ce contexte, différentes formes de sport en sont venues à symboliser des identités communes, infra nationales et nationales, au cœur desquelles se retrouve l'utilisation de drapeaux, d'hymnes et d'emblèmes nationaux et infra nationaux (Hobsbawm, 1983, p. 11 ; Smith, 1991, p. 77). Il s'ensuit que les pratiques sportives deviennent pour des collectivités et des nations rivales une occasion de s'affirmer. À propos de la relation entre le sport et le nationalisme, Hobsbawm note ceci :

Ce qui a fait du sport le moyen efficace par excellence pour inculquer des sentiments nationaux, lors de toutes les manifestations destinées aux hommes, est la facilité avec laquelle l'individu le plus apolitique ou le moins public peut s'identifier avec une nation symbolisée par des jeunes qui excellent [dans un sport] où tous voudraient... être bons. La collectivité imaginaire de millions d'êtres semble plus réelle sous l'apparence d'une équipe de onze individus aux noms connus (Hobsbawm, 1983, p. 143).

L'auteur néglige de souligner que, dans le sport comme dans la guerre, les individus peuvent acquérir une communauté d'intérêts « réelle » qui n'est pas simplement « imaginaire » et qui peut, dans une certaine mesure, transcender des différences de classes sociales, de régions, d'ethnies et de sexes qui les séparent à d'autres moments. Néanmoins, ses commentaires ne manquent pas d'intérêt. Ainsi, il note à juste titre le caractère mâle du sport moderne, le fait qu'il est créé par et pour des hommes, et qu'il finit par symboliser des valeurs mâles et par exprimer des habitus et des identités mâles. Lorsque les Anglaises de l'époque victorienne ont commencé à entrer dans le monde du sport, elles ont dû « *jouer comme des gentlemen et se comporter comme des dames* » (Hargreaves, 1994, p. 68). Le rugby du pays de Galles illustre très clairement ces comportements sexués (voir aussi Andrews et Howells, 1993).

Aux yeux de beaucoup d'observateurs, le rugby gallois est représentatif d'une (infra)nation. Sous l'angle national, le dragon gallois survit toujours. Les matchs à tous les niveaux, mais surtout au niveau international, font ressortir les chants des hommes. Sur le terrain, un sport dur, masculin — faisant écho en particulier aux codes virils de la jadis toute puissante industrie minière — se joue contre des « joueurs de l'extérieur » (des « exclus »). Le jour du match est une fête mâle et les joueurs sont décrits comme les représentants d'un peuple que les Anglais ont privé de leur aspiration nationale. Une victoire sur le terrain de rugby répare symboliquement les torts que les Gallois ont subi au cours des siècles. Les commentaires suivants, adressés à ses joueurs par Phil Bennet, le capitaine de l'équipe galloise, avant un match en 1977, illustrent cet enjeu :

Ces Anglais contre lesquels vous allez jouer tantôt ont pris notre charbon, notre eau, notre acier ; ils achètent nos maisons et les habitent deux semaines par année. Gareth, ils ont pris ton gagne-pain, la pêche, en achetant tous les droits de pêche sur nos magnifiques rivières. Depuis des siècles, les Anglais nous exploitent et nous pillent, et cet après-midi, nous jouons contre eux (*The Guardian*, 2 février 1993, p. 18).

Des commentaires de cette nature ne tiennent pas compte du rôle joué par certains groupes gallois dans l'asservissement de leur (infra)nation. Ils passent également sous silence le degré d'intégration des Gallois à la vie nationale du Royaume-Uni, comme l'illustre la nomination d'un Gallois, David Lloyd George, au poste de premier ministre. Dans le cadre de notre thèse, cependant, ces commentaires expliquent pourquoi les matchs entre les Gallois et les Anglais tendent à être féroces, durs et surtout un événement *masculin*.

Alors que dans les années 1970, le pays de Galle était la première nation de l'hémisphère Nord au rugby, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, c'est l'Angleterre qui s'est mise à dominer. En prévision d'une rencontre en février 1993, les membres de l'équipe galloise étaient décrits non seulement comme des hommes qui faisaient partie d'une longue lignée de joueurs ayant défait la perfide Albion, mais aussi comme des hommes dont les exploits rappelleraient le courage masculin déployé par les régiments gallois au service de l'empire britannique. La ligne de joueurs de défense portant le maillot rouge des Gallois était comparée à la « *mince ligne rouge* » de Rourke contre les Zoulous dans les années 1880 (*The Independant*, 8 février 1993, p. 21). Comme les soldats gallois ont gagné cette bataille, l'équipe galloise a gagné elle aussi « *même si tout était contre elle* ». En vantant cette victoire inattendue contre les Anglais, le correspondant gallois Clem Thomas écrivait ce qui suit :

Une fois que cette victoire sera connue, les chants dans les temples prendront des accents divins, et les pubs seront ensuite remplis de gens joyeux ; nos bonnes galloises prépareront des gâteaux gallois et serreront leurs hommes dans leurs bras. Parce que le rugby, c'est tout cela à la fois (*The Observer*, 7 février 1993, p. 63).

On voit apparaître là, de façon concise mais vivante, les idées sexistes au sujet du sport et de l'identité nationale qui sont reliées à ce que Schwarz (1992, p. 203) appelle « *des conduites quotidiennes qui passent inaperçues* ». C'est l'appartenance sexuelle qui nous intéresse avant tout ici. Voyons donc si, en théorie, les « *processus de civilisation* » peuvent contribuer à expliquer la pratique croissante des sports chez les femmes et les réactions correspondantes des hommes. Pour savoir s'il en est ainsi et jusqu'à quel point, il est nécessaire de revenir une fois de plus sur certaines questions fondamentales.

LE SPORT, LA FÉMINITÉ ET LES RÉACTIONS MASCULINES SELON LA THÉORIE DES PROCESSUS DE CIVILISATION

En plus de nous aider à comprendre l'émergence du sport en tant que lieu central où se manifestent et se vivent les rites de la « *validation de la masculinité* » dans les sociétés modernes, il nous semble que la théorie des processus de civilisation offre certains avantages pour la compréhension des problèmes que posent le sport et la féminité. En considérant ces questions de façon novatrice, cette théorie nous offre plus particulièrement une amorce d'explication dans trois domaines à la fois : (i) l'appropriation relative par les femmes de suffisamment de pouvoir pour exiger, avec de plus en plus de succès, d'entrer dans ce qui était au début un domaine exclusivement réservé aux mâles ; (ii) au niveau de l'idéologie et des valeurs, une évolution connexe de ce qui constitue des formes socialement acceptables d'habitus, d'identité et de comportement chez les femmes, ainsi que (iii) les réactions masculines, positives ou négatives, face à la croissance du sport féminin. Pour montrer le rôle que joue la théorie des processus de civilisation, il est nécessaire d'exposer ici certaines hypothèses clés.

Selon la première hypothèse clé des sociologues des « configurations » au sujet des questions de sexe et d'appartenance sexuelle, les relations entre les hommes et les femmes, comme toutes les autres relations sociales, dépendent fondamentalement du caractère et de la

structure générale de la société dans laquelle ces hommes et ces femmes vivent. Le type d'économie et le niveau de développement économique de la société sont particulièrement importants à cet égard. Il en va de même de la position de la société par rapport aux autres sociétés et de la qualité guerrière ou pacifique de ses relations inter-sociétales. Il va sans dire, cependant, que le fait que cette société soit un État est tout aussi important, et que dans ce cas, il faut savoir à quel point elle a réussi à monopoliser de façon sûre et efficace la force physique et, par le fait même, les impôts. En d'autres termes, si la théorie d'Elias est juste, la forme et le caractère spécifiques des relations entre les sexes et des identités sexuelles, ainsi que les valeurs et les idéologies au sujet des relations entre les sexes, seront fonction de la trajectoire spécifique de cette société au cours du processus de civilisation et du niveau qu'elle a atteint. Selon la deuxième hypothèse clé, les hommes et les femmes sont totalement interdépendants parce qu'ils ont besoin les uns des autres pour la reproduction, et parce que toute société qui n'accorde pas à la reproduction un rang assez élevé dans son échelle des valeurs, ne tarde pas à mourir. De plus, les hommes et les femmes ont besoin les uns des autres au niveau sexuel, bien qu'un certain nombre de membres de chaque sexe puisse évidemment développer des tendances homosexuelles. (Disons en passant que le degré de tolérance des *gais* dans une société peut être considéré comme un indice du niveau de civilisation.) Bref, si notre deuxième hypothèse est juste, les relations des hommes et des femmes se caractérisent par une interdépendance fondamentale qui a, d'une part, des racines biopsychologiques, et d'autre part, des racines socioculturelles. En d'autres termes, nous ne nions pas la signification *cruciale* de la culture et de l'apprentissage dans ce domaine comme, par exemple, Gagnon et Simon (1973) ainsi que Plummer (1981) l'ont souligné, mais à notre avis la perspective de ces auteurs constitue une variante de ce que Wrong (1961) a appelé « *une conception trop socialisée de l'homme* » (*sic!*). Selon la troisième hypothèse clé, comme toutes les autres interdépendances humaines, l'interdépendance des hommes et des femmes peut se concevoir le mieux au niveau fondamental comme « *une balance des pouvoirs* » ou un « *rapport de forces* » (Elias, 1978a). Le mot *balance* n'est pas pris ici dans le sens statique d'égalité ou d'équilibre, mais souligne plutôt la dynamique fondamentale ainsi que le caractère relationnel et relatif du pouvoir. Selon la quatrième hypothèse, au cœur de la balance dynamique des pouvoirs entre les sexes, il y a dans toute société non seulement l'aptitude relative des hommes et des femmes à maîtriser les ressources économiques, politiques et idéologiques, mais aussi leur aptitude relative à utiliser la violence et à s'accorder ou à se refuser mutuellement des faveurs sexuelles.

Au moins deux faits indéniables peuvent se rattacher à cet ensemble d'hypothèses clés :

- (i) dans toutes les sociétés connues, (a) même s'il y a de toute évidence un certain chevauchement entre les sexes, et (b) même si la taille différente des hommes et des femmes est fonction non seulement de la biologie mais aussi de processus sociaux liés, par exemple, à la division sexuelle du travail, au niveau de développement économique et, par conséquent, à la construction sociale des corps (Durkheim, 1964 ; Shorter, 1982 ; Maguire, 1993a), les hommes ont eu tendance jusqu'à maintenant à être plus gros, plus rapides et physiquement plus forts que les femmes, par conséquent mieux pourvus pour le rôle de combattants ;
- (ii) les menstruations, et surtout la grossesse et l'allaitement, tendent à faire perdre aux femmes, entre autres capacités, celle de combattre.

Il est certain que la technologie des armes modernes peut contrebalancer et peut-être effacer complètement les avantages innés de l'homme pour le combat. Parallèlement, l'invention des tampons hygiéniques a réduit les inconvénients des menstruations, les moyens modernes de régulation des naissances ont diminué le nombre d'années de leur vie que les femmes consacrent à l'enfantement, et l'allaitement au biberon permet aux hommes de nourrir les bébés. En d'autres termes, et l'inverse est également vrai, plus les progrès scientifiques et techniques sont faibles, plus grands sont les pouvoirs que les hommes tirent de leur force et de leurs aptitudes de chasseurs/combattants, et si nous avons raison, c'est là une des principales

sources de l'andriarcat (patriarcat). Par contre, il est raisonnable de supposer, toujours à la condition que la théorie d'Elias soit juste, que le niveau de formation d'un État dans une société, notamment le niveau de contrôle monopolistique efficace de la force physique que cet État est capable de maintenir, aura sans doute une influence significative sur la balance des pouvoirs qui se développe entre les sexes. Voyons la justesse de nos hypothèses clés en revenant une fois de plus à l'évolution du sport moderne.

Il importe de souligner tout d'abord que beaucoup de sports sont des formes de combat (la chasse est évidemment une forme de combat) et que le combat et le sport semblent tous deux découler de façon complexe des mêmes racines psychologiques et socioculturelles ou de racines apparentées. Ceci apparaît de façon évidente dans diverses formes de chasse sportive et dans les sports de combat comme la boxe, la lutte et l'escrime qui sont véritablement des formes de combat sanctionnées par la société. Cependant, cela ressort aussi de sports de contacts physiques comme le *soccer*, le football américain et le rugby que l'on peut décrire comme des simili combats entre des équipes rivales. Même s'il n'a pas utilisé cette expression, le fameux Corinthien, C.B. Fry, reconnaît implicitement cet état de chose lorsqu'il a écrit ce qui suit en 1899 :

C'est le barbare en nous qui aime le football. Aujourd'hui, il s'agit d'un jeu extrêmement civilisé et scientifique ; mais revêtez-le tant que vous voulez de loi et d'ordre, il n'en reste pas moins qu'il nous fascine et nous attire parce que quelque chose en nous désire la tension et l'excitation du combat. Autrefois, le jeu était plus ou moins un combat autorisé ; il le demeure encore aujourd'hui mais sous une forme très raffinée. En fait, il est devenu presque trop raffiné. Il était à son meilleur juste au moment où il amorçait son étape civilisée, lorsqu'il y avait beaucoup moins de règles (Fry, 1899, p. 20).

Cette opinion correspond bien aux idées d'Elias qui considère que les processus de civilisation comportent l'intériorisation d'une « cuirasse » ou d'une « armure » plus ou moins fragile d'auto contraintes imposées par la société en faveur de la modération ; elle correspond aussi au fait que, dans certaines conditions, même ces processus peuvent être inversés temporairement ou de façon permanente.

La seconde chose qu'il importe de noter est la suivante : selon Elias, « *les processus de civilisation de l'Europe occidentale ont fait intervenir, au niveau normatif, un ensemble de contrôles et de tabous (comme l'interdiction pour les hommes de frapper les femmes) et, au niveau de l'habitus et de la personnalité, un abaissement du « seuil de répugnance » à l'égard de la violence et de l'agression* » (Elias, 1978, 1982). Par conséquent, dans la mesure où les hommes ont été privés du droit de recourir à la violence à l'égard des femmes, le processus a entraîné une « *privatisation* » croissante de cette violence au point qu'elle a été repoussée de plus en plus « *à l'arrière-plan* », qu'elle s'est confinée surtout dans la vie domestique. Parallèlement, même s'il existe des différences complexes reliées surtout aux classes sociales que nous ne pouvons examiner dans cet article, il y a eu une augmentation de l'opprobre moral provoqué par l'idée qu'un homme puisse battre une femme, ainsi qu'une réaction accrue du public quand les normes prévalentes à ce sujet ne sont pas respectées. Il importe encore plus peut-être pour notre propos de noter que le processus a non seulement privé les hommes du droit public d'utiliser la violence contre les femmes, mais qu'en relation avec la croyance profondément intériorisée qu'une telle conduite est mauvaise, ainsi qu'avec la capacité et le désir psychologique d'y recourir, il y a eu une augmentation, même marginale, du pouvoir des femmes sur les hommes. Toutefois, les hommes tendent à croire que leur masculinité est contrainte ou menacée, d'une part, par les processus de civilisation eux-mêmes qu'ils perçoivent comme « *émasculant* », et d'autre part, par le pouvoir croissant des femmes qui en découle. Si la théorie d'Elias est juste, c'est cette double perspective qui semble être la source des craintes de « *féménisation* » dont parle Michael Messner (1987) et qui, selon nous, n'existent pas seulement aux États-Unis. Si nous poussons l'argumentation un pas plus loin, dans des sociétés relativement « *pacifiées* » et, en ce sens, relativement « *civilisées* », le sport — ainsi que

d'autres activités comme celles des militaires ou des policiers — deviendraient une enclave pour l'expression légitime de l'agression masculine ainsi que pour l'acquisition et l'expression d'habitus masculins traditionnels comportant des prouesses et de la force physiques. En d'autres termes, le sport tend à représenter une importante source d'expérience de la validation de la masculinité et à être perçu comme un rempart contre la féminisation et l'émasculatation. Toutefois, ce statut du sport se trouve menacé dans la mesure où le pouvoir croissant et, par conséquent, la confiance en soi, l'affirmation de soi et l'indépendance des femmes leur permettent de défier avec succès les idées et les institutions « andriarcales » (patriarcales) et d'entrer elles aussi dans le monde du sport.

Dès le départ, les femmes ont dû lutter ferme pour prendre pied dans le monde du sport, et leur statut, sans être gravement en péril, y demeure marginal, comme le montrent la hiérarchie prestigieuse des sports encore dominés par les hommes, la couverture plutôt mince des sports féminins dans les médias, les récompenses assez peu importantes qui échoient aux sportives de haut niveau par rapport à celles des hommes, ainsi que la participation relativement faible des femmes à des manifestations comme les Jeux olympiques (Hargreaves, 1994). Encore aujourd'hui, on mobilise contre elles des idéologies puissantes qui remettent en question leur féminité et leur orientation sexuelle, et qui leur prédisent de graves problèmes physiques ou médicaux (McCrone, 1988; Vertinsky, 1990, 1994). Avec le temps, cependant, parallèlement à la lente modification de la balance des pouvoirs entre les sexes — un processus complexe à multiples facettes et non simplement linéaire — et grâce à des progrès comme les moyens modernes de régulation des naissances, comme la diminution relative de la taille des familles et comme l'invention du tampon hygiénique et de nouvelles technologies ménagères, de plus en plus de femmes réussissent à entrer dans un éventail élargi de sports. Leurs sources de motivation semblent être les suivantes : (i) le désir d'obtenir des satisfactions de « mimétisme », de « sociabilité » et de « mobilité » comme celles que les hommes retirent des sports (Elias et Dunning, 1986, 1994) ainsi que des gains du point de vue de l'identité, du concept de soi, de la confiance en soi et de l'habitus (comme un plus grand sentiment de sécurité dans les lieux publics et une meilleure capacité d'autodéfense en cas d'attaque physique) ; et (ii) le désir d'être égales aux hommes par suite des frustrations qu'elles ont connues dans le passé à cause des contraintes et des limites associées aux rôles des femmes.

Actuellement, les femmes font des percées même dans ce que Snyder et Spreitzer (1983) appellent des sports « nettement inacceptables », c'est-à-dire généralement considérés comme « ne convenant pas aux femmes », tels que le *soccer*, le rugby et la boxe. Ces sports sont des sports de combat et de contacts physiques qui mettent l'accent à la fois sur la puissance, sur la force, sur l'agressivité et sur la vitesse. C'est pourquoi, ils contredisent absolument et directement les notions de féminité qui prédominent encore et qui sont des idéaux acceptés tout naturellement non seulement par les hommes, mais aussi par les femmes.

Il existe cependant une ou deux anomalies à ce propos. Le hockey sur gazon est peut-être le meilleur exemple. Au 19^e siècle en Angleterre, il est devenu un jeu pour les femmes dans les années 80 et 90. En 1900, un auteur de l'époque édouardienne écrivait ce qui suit dans le *Badminton Magazine* :

[Chez les femmes]... la beauté du visage et des formes est une qualité essentielle, mais la pratique exagérée de sports extérieurs violents, comme le cricket, la bicyclette, la chasse à courre, la chasse à la loutre, le rallye-papier et aussi le hockey, le plus odieux des sports pour une femme, aura nécessairement des effets anti-féminins autant sur l'esprit d'une jeune fille que sur son apparence... Que nos jeunes filles fassent de l'équitation, patinent, dansent et jouent au tennis sur gazon ou à d'autres jeux avec modération, mais qu'elles laissent les sports d'équipe et les passe-temps extérieurs exténuants à ceux à qui ils sont naturellement destinés, aux hommes (citation extraite de Dobbs, 1973, p. 177).

Ce genre de réductionnisme biologique téléologique était courant à l'époque. Cependant, ce ne sont pas seulement les hommes qui avançaient des arguments contre le hockey. Kathleen E. McCrone cite l'opinion de deux femmes :

[Une femme] affirmait que « *seules les rares filles carrées, trapues, costaudes, faites pour jouer le rôle de portier devraient jouer le sport dur et compétitif du hockey qui, avec son champ boueux, sa vitesse et son excitation, est sûrement une pure folie pour une fille qui n'est pas complètement formée et qui n'a pas l'entraînement ou les nerfs requis...* »

[Une écolière faisait observer que]... le hockey rend les femmes « *hommasses* », leur fait négliger leurs devoirs domestiques et leur donne ce genre « *détestable* » qui en fera sans doute des suffragettes (McCrone, 1988, p. 135).

McCrone explique la croissance apparemment anormale du hockey sur gazon féminin de la façon suivante :

Dans les écoles publiques, le hockey était souvent considéré comme un sport efféminé qui ne convenait qu'aux malingres, si bien qu'il n'a jamais acquis la noblesse ou la masculinité flamboyante du cricket et du football. Par conséquent, on n'a pas eu nécessairement l'impression que les femmes entraient dans une chasse gardée sacrée des hommes lorsqu'elles ont commencé à le pratiquer (McCrone, 1988, p. 128).

C'est là un excellent argument confirmé par le fait qu'en Grande-Bretagne, dans les cercles masculins et jusque dans les années 1950, le hockey sur gazon a continué à être largement considéré comme efféminé. Par contre, McCrone ne nous fournit pas de données historiques directes à ce propos, et nous sommes portés à penser que l'opinion répandue dans les écoles publiques était peut-être due à l'émergence du hockey en tant que sport pour les femmes. Par conséquent, il se peut que McCrone projette dans le passé une valeur plus récente. Quoi qu'il en soit, sa mention de l'écolière qui soutient que les joueuses de hockey sur gazon deviendront probablement des suffragettes, laisse croire que l'émergence du hockey comme sport féminin comporte peut-être un élément de conscience politique. Plus précisément, il est probable que les femmes qui choisissaient de jouer au hockey sur gazon à la fin du 19^e siècle étaient pleinement conscientes de la croyance prédominante au sujet de ses connotations masculines ; qu'elles soient devenues ou non des suffragettes, la pratique de ce sport était sans doute pour elles une façon délibérée de s'inscrire en faux contre les idéaux de féminité et d'habitus féminin de leur époque.

Dans une société où l'État monopolise la violence légitime et où, en dépit des conflits entre les hommes, le sport est devenu un des lieux importants et légitimes pour l'enseignement et l'expression de valeurs masculines relativement permanentes, le sport a fini par représenter la principale cible des protestations féministes. Voici ce que dit l'historien Brian Dobbs :

... le sport étant un tel bastion du chauvinisme mâle et une sorte de symbole masculin, et le mouvement en faveur du vote des femmes n'ayant pas réussi à faire entendre sa voix, c'est le sport qui a reçu le plus fort de l'attaque des suffragettes lorsqu'elles ont eu recours au militantisme et à la violence. Tout au long de l'année 1913, dans tout le pays, les clubs de boulingrin, de golf, de cricket et de football ont vu leurs terrains endommagés et leurs bâtiments brûlés. (Dobbs, 1973, p. 178)

Le sport a non seulement servi de cible aux protestations des féministes, mais un nombre restreint, et pourtant croissant, de femmes ont lutté en même temps contre l'idée qu'il était un domaine légitimement réservé aux seuls hommes. Dans cette optique, cependant, en plus de voir leur appartenance et leur orientation sexuelles remises en question et de se voir prédire des problèmes de santé, les sportives devaient souvent faire face à des obstacles que les hommes ne connaissent habituellement pas. En dépit du mouvement récent en faveur d'un meilleur partage des rôles conjugaux, on continue de s'attendre à ce que les femmes, qui sont mariées ou vivent avec un partenaire stable et qui travaillent à l'extérieur du foyer, accomplissent la plus grande part des tâches ménagères. Sous cet angle, les femmes athlètes qui travaillent et qui ont un partenaire stable ou un mari et des enfants, font souvent face non pas à un double mais à un triple conflit. Voici ce que disait l'une d'entre elles en 1981 :

... essayer d'être épouse et mère, de s'occuper de sa carrière et de sa formation tout en continuant de s'intéresser au sport entraîne d'énormes conflits, et le temps manque toujours pour tout faire. Vous avez constamment l'impression de ne jamais être à votre meilleur dans aucun des divers rôles que vous essayez de jouer. Cela provoque d'énormes problèmes de culpabilité chez les femmes, et c'est là un outil subtil dont se sert la société. Pendant qu'elle s'entraîne, une femme se dit qu'elle devrait être en train de prendre soin de ses enfants ou de son mari ; si elle est en train de corriger des travaux, elle se dit qu'elle ferait mieux de s'entraîner, et ainsi de suite. Il y a donc beaucoup de conflits (cité dans Payne, 1981, p. 49).

La même sportive poursuit en critiquant ce qu'elle décrit comme « *les services* » que les femmes fournissent au sport :

Je me souviens... il y a bien des années, c'est toujours ma mère qui lavait la tenue de rugby de mon frère et, à dix ans, on me faisait nettoyer ses chaussures ; cela me fâchait même s'il jouait dans la First xv (Ibid.).

Cette citation laisse supposer que beaucoup de sports dépendent de l'exploitation d'une main-d'œuvre féminine non rémunérée. Au niveau sociologique, il n'est donc pas surprenant que les hommes aient généralement tendance à s'opposer aux tentatives des femmes de participer activement à des sports qu'ils considéraient comme leur chasse gardée. On peut également dire qu'à mesure que le pouvoir des femmes augmente, les hommes utilisent de plus en plus les rencontres sportives comme des lieux d'avilissement et de diffamation symboliques des femmes (Sheard et Dunning, 1973 ; Dunning, 1986).

En Grande-Bretagne, cet avilissement symbolique des femmes dans un contexte sportif, qu'on pourrait considérer comme une forme de violence symbolique, se déroule plutôt derrière les portes closes dans la *Rugby Union* mais plus ouvertement dans l'Association de *soccer*. Cette situation est due en grande partie aux différences de classes sociales des joueurs et des spectateurs des deux formes de football, notamment au fait que la *Rugby Union* est composée en majorité de gens de la classe moyenne tandis que le *soccer* et la culture qui lui est associée proviennent davantage de la classe ouvrière. Comme nous avons déjà présenté dans d'autres travaux le rugby en tant que chasse gardée masculine (Sheard et Dunning, 1973 ; Dunning, 1986 ; Donnelly et Young, 1985 ; White et Vagi, 1990), nous analyserons brièvement ici le cas de l'Association de *soccer*.

En 1988, le journaliste Edward Vulliamy décrivait de la façon suivante un groupe de partisans anglais qui s'étaient rendus à Stuttgart assister au championnat européen de football :

... réunis au bar Bierfässle... vêtus de shorts et de tee-shirts, ils calculent le prix de leur bière, se grattent les couilles et chantent « *Get yer tits out for the lads* » (« Montrez vos seins aux copains ») chaque fois qu'une jeune femme passe près d'eux... (*The Guardian*, 13 juin 1988).

Le refrain suivant est un autre « classique » du répertoire de nombreux groupes de casseurs et de leurs amis qui sont des partisans des joueurs de *soccer* anglais et qui vont voir leur équipe jouer à l'étranger : « *Nous voici, nous les gars de Leicester (ou de Newcastle, Liverpool, Tottenham, etc.) pour baiser vos femmes et boire votre bière.* » Un tel chant est évidemment destiné à faire connaître aux mâles locaux leurs intentions prédatrices, mais il symbolise aussi une transformation grossière des femmes en objets et traduit l'opinion selon laquelle les femmes sont la propriété des hommes. Il est facile de comprendre que ces manifestations empêchent bien des femmes d'assister aux matchs de football. Il y a aussi d'autres façons moins évidentes et peut-être moins grossières, mais non moins avilissantes de les décourager de venir. Citons à titre d'exemple l'interdiction faite aux femmes d'entrer dans la salle du conseil de la plupart des clubs professionnels, même lorsqu'elles sont des parentes ou des amies des membres masculins de ce conseil qui utilisent la salle pour une réception.

Il y a trois ou quatre ans, un documentaire télévisé sur les femmes et le football présentait un exemple encore plus frappant. On y voyait un partisan du comté de Stockport

décrire sa technique pour empêcher qu'une femme qui avait exprimé son désir d'assister à un match ne vienne. Il disait à peu près ceci : « *Si elle insiste, eh bien ! amenez-la mais placez-la au plus mauvais endroit, dans un coin à ciel ouvert, là où elle risque de se faire mouiller. Elle ne voudra plus jamais y retourner et les choses seront à nouveau comme elles doivent être. Le football est un sport pour les hommes.* » Un collègue a entendu un ancien secrétaire de l'Association de football faire un commentaire remarquablement similaire lors d'un match en 1988. Il s'appelait Ted Croker et voici à peu près ce qu'il a dit : « *Le football est un sport de contacts physiques rudes. En fait, c'est une forme de combat. C'est un sport d'hommes et ça doit le demeurer. Les femmes n'y ont aucune place, sauf pour applaudir, pour laver et repasser les tenues ainsi que pour préparer et servir les rafraîchissements.* » Doreen Massey nous fournit des commentaires intéressants sur la réaction des femmes devant cette domination d'un espace public à cause de telles valeurs patriarcales :

Sur la route qui menait en ville nous traversions la large vallée du fleuve Mersey, et je me souviens de ses champs humides et boueux qui s'étendaient à perte de vue dans le froid et la brume. Et toute cette plaine de Manchester était divisée en terrains de football et de rugby. Le samedi... cette vaste étendue était couverte, aussi loin que l'œil pouvait voir, de centaines de joueurs qui couraient tous après des ballons !... Je me souviens très bien de la scène. Et je me souviens aussi que même à cette époque, étant une petite fille curieuse et pensive, je m'étais étonnée qu'une si grande partie de la plaine inondable du Mersey ait été entièrement cédée aux garçons.

Je ne suis pas allée sur ces terrains ; ils me semblaient interdits et paraissaient appartenir à un autre monde (mais aujourd'hui, je suis plus effrontée et plus consciente d'envahir un espace et j'aime me tenir sur les terrains de football). Par contre, il y avait d'autres endroits où j'allais, mais avec l'impression qu'ils ne m'appartenaient pas, parce qu'ils me rappelaient, ou du moins parce qu'ils étaient conçus pour me rappeler ma subordination traditionnelle (Massey, 1994, p. 183).

Dans des sociétés comme la Grande-Bretagne d'aujourd'hui, ce n'est pas seulement l'appartenance sexuelle, mais aussi la classe sociale et la race qui transmettent un sentiment d'exclusion et de subordination. En un mot, ce ne sont pas seulement les femmes qui éprouvent de tels sentiments, mais aussi beaucoup de membres masculins de groupes dominés, exclus, bien que les femmes qui font partie de ces groupes tendent évidemment à être doublement ou triplement désavantagées. Cela dit, les observations de Massey au sujet de la persistance de certains liens entre « *le sport, des lieux et l'appartenance sexuelle* » nous éclairent sur le degré limité d'égalité entre les sexes auquel la Grande-Bretagne est parvenue aujourd'hui, que ce soit dans le sport ou dans d'autres sphères. Pour terminer, il nous reste à résumer ce que nous avons tenté de démontrer dans cet article et à essayer d'en tirer quelques conclusions qui nous semblent importantes.

CONCLUSION

En résumé, nous avons voulu montrer que le sport moderne est un élément des processus de civilisation et que, pour bien le comprendre, il faut voir qu'il représente pour une majorité d'hommes le principal lieu d'enseignement, de préservation et d'expression publique des normes traditionnelles de la masculinité. Des formes de masculinité plus ou moins civilisées s'expriment dans les manifestations sportives, mais en général, il faut voir le sport moderne comme la chasse gardée des hommes, ce qui nous aide à comprendre leur grande résistance face aux tentatives des femmes d'entrer dans leurs enclaves ou d'en créer de nouvelles pour elles-mêmes. Par contre, les processus de civilisation en Europe ont englobé un autre aspect clé ; il s'agit d'un glissement de la balance des pouvoirs entre les sexes en faveur d'une « gynarchie » (matriarcat). Comme il s'agit là d'un aspect de notre argumentation que certains trouvent peut-être difficile à accepter, nous allons l'exposer plus en détail.

La transformation civilisatrice que nous supposons a peut-être eu un effet égalisateur entre les hommes et les femmes sous deux aspects au moins. Le premier aspect est relié à l'image de l'idéal masculin et des rôles féminins symbolisés par la famille nucléaire « andriarcale » (patriarcale), qui est devenue la norme au cours de la seconde moitié du 19^e siècle dans une classe moyenne en pleine expansion. Nous aimerions avancer l'hypothèse suivante : contrairement à l'opinion courante des féministes, ce type de famille a peut-être représenté, sous au moins un aspect, un glissement vers des chances égales de pouvoir entre les sexes. Cela s'explique par le fait qu'un plus grand nombre d'hommes étaient étroitement liés à un type de famille plus égalitaire qu'auparavant, où le rôle du *pater familias* victorien était réduit, où les hommes étaient soumis à une influence et à une régulation féminines accrues et constantes. Si Edward Shorter a raison, dans un tel contexte, un plus grand nombre d'hommes auraient commencé à se sentir plus attachés et à s'identifier davantage à leurs épouses en tant que personnes, au lieu de les considérer simplement comme des objets de gratification sexuelle et des instruments de production de descendants (surtout des mâles) (Shorter, 1982, p. 294-296).

En imposant un ensemble de contraintes intérieures et extérieures à l'expression masculine de l'agression, par exemple au moyen d'un code de conduite du *gentleman* qui plaçait les femmes sur un piédestal tout en déclarant indigne d'un *gentleman* le fait de les frapper, cette transformation civilisatrice globale a peut-être entraîné une égalité encore plus grande des pouvoirs potentiels des deux sexes. En effet, sous l'angle du pouvoir, elle restreignait la possibilité des hommes d'utiliser un de leurs grands avantages face aux femmes, soit leur force physique généralement plus grande et leur supériorité en tant que combattants. En retour, cette restriction a pu accroître les chances des femmes d'entreprendre une action politique unifiée, par exemple en organisant des manifestations et en y prenant part. Si cette pure hypothèse est un tant soit peu valable, une telle transformation civilisatrice a peut-être entraîné chez les hommes, notamment chez les maris et les pères dans la sphère domestique, moins de possibilités de pouvoir réagir par la violence aux manifestations naissantes de la solidarité, de la confiance en soi, de l'assurance et du pouvoir chez les femmes. En d'autres termes, parce qu'elles pouvaient s'attendre à des réactions moins violentes des hommes face à leurs manifestations politiques, les femmes se sont peut-être senties moins effrayées et leur confiance s'est donc suffisamment accrue pour qu'elles poursuivent la lutte en faveur de ce qu'un nombre croissant d'entre elles, appuyées par un nombre restreint mais également croissant d'hommes, croyaient être leurs droits.

Bref, il semble raisonnable de supposer que le faible mais néanmoins significatif glissement de la balance des pouvoirs entre les hommes et les femmes, dont la première expression publique a été le mouvement des suffragettes, a peut-être découlé, du moins en partie, de « *la poussée civilisatrice* » qui a marqué l'émergence de la Grande-Bretagne comme État-nation urbain et industriel. Qu'une chose soit bien claire cependant : une telle affirmation ne signifie pas que l'État ou le public en général n'aient pas réagi violemment au mouvement des suffragettes. Même s'il y a eu escalade de la violence de la part de la police et du public contre les suffragettes lorsque celles-ci se sont elles-mêmes senties forcées de recourir à des moyens violents, nous disons plutôt ceci : premièrement, les niveaux et les types de violence utilisés contre elles ont peut-être été différents de ceux qu'on utilisait contre les hommes ; deuxièmement (et ceci importe davantage dans le cadre de notre article), une des conditions qui a rendu possible le mouvement des suffragettes a peut-être été l'abandon ou la diminution de l'usage de la violence à leur égard de la part de nombreux hommes qui vivaient près d'elles. Cette hypothèse ne vise aucunement à nier qu'il y ait toujours des cas de violence masculine contre les femmes. Nous voulons seulement laisser entrevoir trois choses : (i) la violence contre les femmes tend à décroître dans les *lieux publics* ; (ii) le sentiment de mépris devant les manquements à la norme prédominante en cette matière tend à augmenter ; et (iii) dans la mesure où elle continue de se manifester dans des sociétés comme la Grande-Bretagne d'aujourd'hui, la violence des hommes contre les femmes tend à prédominer dans les couches sociales les moins « intégrées » et les plus faibles au niveau socio-économique (Dunning et

coll., 1988). En fait, les hommes de ces couches sociales n'ont pas tendance à ressentir de profonds sentiments de culpabilité lorsqu'ils ont un comportement violent à l'égard des femmes, et les femmes de ces « communautés » ont tendance à s'attendre à un comportement violent de la part de leur mari. Il est également raisonnable de supposer que de telles relations entre les hommes et les femmes étaient beaucoup plus courantes dans le passé. Revenons maintenant à la question de l'appartenance sexuelle et du sport.

La majorité des femmes ont eu tendance à accepter la définition hégémonique du sport, le voyant avant tout comme une chasse gardée mâle ; par contre, le glissement de la balance des pouvoirs entre les sexes, bien qu'il soit loin d'être important, s'est poursuivi après l'élan initial donné par les suffragettes, en même temps que tout un ensemble de processus volontaires ou non, et il a nettement suffi pour que les hommes ne puissent empêcher les femmes d'entrer en nombre croissant dans leur bastion mâle. Les plus fortes barrières érigées contre les femmes et acceptées par elles concernaient les sports de combat et de contacts physiques, mais depuis quelques années, de plus en plus de femmes pratiquent des sports comme le *soccer* et même le rugby ou la boxe. En fait, aux États-Unis, ce processus a progressé encore plus vite qu'en Grande-Bretagne, du moins en ce qui concerne le *soccer*, puisque l'équipe féminine américaine a gagné la coupe du monde chez les femmes en 1993.

La pratique croissante du sport par des femmes représente en soi une tendance égalisatrice. Néanmoins, comme nous l'avons vu, cette participation accrue des femmes dans ce qui était au départ un domaine réservé exclusivement aux hommes, tend à entraîner pour les sportives deux séries précises de sanctions qui montrent bien que le sport et la société modernes sont encore à prédominance « andriarcale ». D'une part, la féminité des sportives est mise en doute par les autres, par suite surtout de leur participation à des sports de contacts physiques. Dans certains cas, elle est même mise en doute par d'autres femmes, et c'est là une réaction typique des groupes exclus dans la mesure où ils ont intériorisé « le *charisme collectif* » de ceux qui sont mieux établis, des hommes dans ce cas-ci (Elias et Scotson, 1965). D'autre part, en ce qui concerne la pratique des sports, les femmes font face à de nombreux obstacles que les hommes ne connaissent pas. Néanmoins, les sports masculins dépendent de multiples façons des services rendus par les femmes. Dans de nombreux cas, ces services sont offerts bénévolement. Pourtant, dans la mesure où ils se fondent sur l'intériorisation du charisme collectif des hommes, et qu'ils ne sont pas entièrement gratuits et réciproques, on peut les décrire très justement en termes néo-marxistes d'exploitation d'une main-d'œuvre féminine non rémunérée. Nous croyons qu'une telle exploitation, dont une bonne partie semble aller de soi et qu'on ne retrouve pas pleinement au niveau conscient, constitue un autre des nombreux et persistants obstacles à la pratique sportive des femmes dans ce que Elias a appelé « *les sociétés barbares tardives* » d'aujourd'hui (Elias, 1991b).

Eric DUNNING
Centre For Research Into Sport and Society
University of Leicester
7 Salisbury Road
Leicester LE1 7QR, U.K.

Joseph MAGUIRE
Department of Physical Education
Loughborough University
Loughborough
Leicestershire, LE11 3TU, England

RÉSUMÉ

Dans ce document de travail, nous appliquons la théorie des « *processus de civilisation* » d'Elias aux relations entre les sexes, à l'identité sexuelle et, moins systématiquement, aux habitus sexuels qui s'expriment à un niveau profond dans le sport moderne. Parce que cette théorie nous explique à la fois les peurs d'émasculat/féminisation des hommes et la progression limitée de l'égalité entre les sexes dans les États-nations urbains et industrialisés avancés, nous faisons l'hypothèse qu'elle peut nous éclairer sur les points suivants : (i) le besoin que perçoivent les hommes d'une enclave pour la validation de la masculinité afin de contrer l'émasculat-féminisation; (ii) l'opposition des hommes à la pratique du sport par les femmes ; et (iii) l'appropriation relative par les femmes de suffisamment de pouvoir pour entrer en nombre croissant dans le monde du sport. À l'appui de notre hypothèse, nous présentons des données empiriques préliminaires, et nous analysons également certaines contradictions et tensions dans les relations entre les sexes provoquées par les processus interreliés de la pratique sportive et de la civilisation des mœurs.

ABSTRACT

In this working paper, we apply Elias's theory of "civilizing processes" to problems of gender relations, gender identities and, less systematically, to the more deeply embodied level of gender habituses in modern sport. More particularly, we hypothesize that, because it offers an explanation of *both* male fears of emasculation/feminization and the limited growth of equality between males and females which has so far occurred in the more advanced urban-industrial-nation-states, Elias's theory can help to account for: (i) the perceived need by males for a masculinity-validating enclave as a counter to emasculation/feminization; (ii) male opposition to direct female participation in sport; and (iii) the relative empowerment of females to an extent sufficient to enable them to enter sport in growing numbers. Preliminary empirical evidence is cited in support of these hypotheses and some of the contradictions and tensions generated in gender relations by the interrelated processes of sportization and civilization are explored.

RESUMEN

En este artículo, aplicamos la teoría de Elias de los « procesos civilizadores » a los problemas de relaciones e identidades sexuales y menos sistemáticamente al más profundo nivel de incorporación de hábitos sexuales en el deporte moderno. Más específicamente, nosotros lanzamos la hipótesis que ya que se ofrece una explicación al miedo masculino a la « emasculación/feminización » y al crecimiento limitado de la igualdad entre hombres y mujeres que ha ocurrido tan raramente en los estados urbano-industriales más « avanzados », la teoría de Elias puede ayudar a explicar: (i) la necesidad percibida por el hombre de una validación de su masculinidad « enclavada » como un marcador de « emasculación/feminización »; (ii) la oposición masculina a dirigir la participación femenina en el deporte; y (iii) el relativo poderío femenino a extenderse suficientemente como para capacitar a la mujer a ser cada vez más numerosa en el deporte. Se citan evidencias empíricas preliminares que sostienen estas hipótesis y se exploran algunas de las contradicciones y tensiones generadas en las relaciones sexuales de los procesos interrelacionados de « deportización » y « civilización ».

BIBLIOGRAPHIE

- BIRRELL, Susan, J. (1988), « Discourses on the Gender/Sport Relationship : From Women in Sport to Gender Relations », *Exercise and Sport Sciences Reviews*, vol. 16, pp. 459-502.
- BIRRELL, Susan, J. et COLE, Cheryl L. (éd.) (1994), *Women, Sport and Culture*, Champaign, (III.), Human Kinetics.
- BLOOMFIELD, Anne, (1994), « Muscular Christian or Mystic ? Charles Kingsley Reappraised », *International Journal of the History of Sport*, vol. 11, n° 2, pp. 172-190.
- BRITTAN, Arthur (1989), *Masculinity and Power*, Oxford, Basil Blackwell.
- DAVIS, Kathy, LEIJENAAR, M. et OLDERSMA, J. (1991), *The Gender of Power*, Londres, Sage.
- DOBBS, Brian (1973), *Edwardians at Play : Sport 1890-1914*, Londres, Pelham.
- DONNELLY, Peter (1982), « Social Climbing. The Changing Class Structure of Rock Climbing and Mountaineering in Britain », in Aidan Dunleavy, Andrew Miracle et Roger Rees (éd.), *Studies in the Sociology of Sport*, pp. 13-28, Fort Worth, Texas University Press.
- DONNELLY, Peter et YOUNG, Kevin (1985), « Reproduction and Transformation of Cultural Forms in Sport : a Contextual Analysis of Rugby », *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 20, n° 1, pp. 19-38.
- DUNNING, Eric (1986), « Sport as a Male Preserve : Notes on the Social Sources of Masculinity and its Transformations », in Norbert Elias et Eric Dunning (éd.), *Quest for Excitement : Sport and Leisure in the Civilizing Process*, pp. 267-283, Oxford, Basil Blackwell.
- DUNNING, Eric (1988), « The Economic and Cultural Significance of Football », Leicester, Sir Norman Chester Centre for Football Research, University of Leicester.
- DUNNING, Eric (1990), « Women and Sport : Sport and Gender in a Patriarchal Society », conférence non publiée présentée au Congrès mondial de sociologie, Madrid, 1990.
- DUNNING, Eric (1992), « Figural Sociology and the Sociology of Sport », in Eric Dunning et Chris Rojek (éd.), *Sport and Leisure in the Civilizing Process : Critique and Counter-Critique*, London, Macmillan ; Toronto, University of Toronto Press, pp. 221-284.
- DUNNING, Eric, MAGUIRE, Joseph et PEARTON, Robert (1993), *The Sports Process : a Comparative and Developmental Approach*, Champaign, IL, Human Kinetics.
- DUNNING, Eric (1994), « *Le Sport, fief de la virilité : Remarques sur les origines sociales et les transformations de l'identité masculine* », in Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et Civilisation : La Violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
- DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick et WILLIAMS, John (1982), « The Social Roots of Football Violence », *Leisure Studies*, vol. 1, n° 2, pp. 139-156.
- DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick et WILLIAMS, John (1988), *The Roots of Football Hooliganism*, Londres, Routledge.
- DUNNING, Eric et SHEARD, Kenneth (1979), *Barbarians, Gentlemen and Players : a Sociological Study of the Development of Rugby Football*, Oxford, Martin Robertson.
- DURKHEIM, Emile (1893), *De la division du travail social*, Paris.
- ELIAS, Norbert (1939), *Über den Prozess der Zivilisation* (2 vol.), Basle, Haus zum Falken (traduction française incomplète : *La civilisation des mœurs* et *La dynamique de l'Occident*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, 1975).
- ELIAS, Norbert (1978a), *Qu'est-ce que la sociologie ?*, traduit de l'allemand par Yasmin Hoffmann, Paris, Pandora/Des Sociétés, 1981.

- ELIAS, Norbert (1978b), *The Civilizing Process : the History of Manners*, Oxford, Basil Blackwell.
- ELIAS, Norbert (1982), *The Civilizing Process : State-Formation and Civilization*, Oxford, Basil Blackwell.
- ELIAS, Norbert (1986), « The Changing Balance of Power Between the Sexes in the History of Civilization », *Theory, Culture and Society*, vol. 4, n° 2-3, pp. 87-316.
- ELIAS, Norbert (1987), *Involvement and Detachment*, Oxford, Basil Blackwell.
- ELIAS, Norbert (1988), « Violence and Civilization », in John Keane (éd.), *Civil Society and the State : New European Perspectives*, London, Verso.
- ELIAS, Norbert (1989), *Studien über die Deutschen : Machtkämpfe und Habitusentwicklung im 19. und 20. Jahrhundert*, Francfort, Suhrkamp.
- ELIAS, Norbert (1991a), *The Society of Individuals*, Oxford, Basil Blackwell.
- ELIAS, Norbert (1991b), *The Symbol Theory*, Londres, Sage.
- ELIAS, Norbert (1994), *The Civilizing Process : the History of Manners and State-Formation and Civilization*, (édition complète), Oxford, Basil Blackwell.
- ELIAS, Norbert et DUNNING, Eric (1986), *Quest for Excitement : Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Basil Blackwell.
- ELIAS, Norbert et DUNNING, Eric (1994), *Sport et Civilisation : La Violence maîtrisée*, Paris, Fayard.
- ELIAS, Norbert et SCOTSON, John (1965), *The Established and the Outsiders*, Londres, Cass.
- ENGELS, Friedrich (1890), Letter to Joseph Bloch, in *Karl Marx Selected Works*, vol. 1, V. Adoratsky (éd.), Londres, Lawrence and Wishart, 1942.
- FOUCAULT, Michel (1977), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- FRY, C.B. (1899), « Some Famous Footballers », *The Windsor Magazine*, p. 20.
- GAGNON, John H. et SIMON, William (éd.) (1973), *Sexual Conduct : the Social Sources of Human Sexuality*, Chicago, Aldine de Gruyer.
- GIDDENS, Anthony (1984), *The Constitution of Society*, Cambridge, Polity Press.
- GUTHRIE, Gideon (1889/90), « What's the Good of Football ? », *Scottish Football Annual 1889-90*, Edinburgh.
- HARGREAVES, J. (1985), « Playing Like Gentlemen While Behaving Like Ladies : Contradictory Features of the Formative Years of Women's Sport », *British Journal of Sports History*, vol. 2, n° 1, pp. 40-52.
- HARGREAVES, Jennifer (1994), *Sporting Females : Critical Issues in the History and Sociology of Women's Sports*, Londres, Routledge.
- HEARN, Jeff (1987), *The Gender of Oppression : Men, Masculinity and the Critique of Marxism*, Brighton, Wheatsheaf.
- HOBSBAWM, Eric (1983), « Mass-producing Traditions : Europe, 1870-1914 », in Eric Hobsbawm et Terence Ranger (éd.), *The Invention of Tradition*, pp. 263-307, Cambridge, Cambridge University Press.
- KIMMEL, Michael, S. (éd.) (1987), *Changing Men*, Londres, Sage.
- KLEIN, Alan, M. (1990), « Little Big Man : Hustling, Gender Narcissism and Bodybuilding Subculture », in Michael A. Messner et Donald F. Sabo (éd.), *Sport, Men and the Gender Order : Critical Feminist Perspectives*, Champaign IL, Human Kinetics.
- LENSKYJ, Helen, (1986), *Out of Bounds : Sport and Sexuality*, Toronto, Women's Press.
- LORBER, Judith (1994), *Paradoxes of Gender*, New Haven et Londres, Yale University Press.
- MAGUIRE, Joseph (1986a), « Images of Manliness and Competing Ways of Living in Late Victorian and Edwardian England », *British Journal of Sport History*, vol. 3, n° 3, pp. 265-287.
- MAGUIRE, Joseph (1986b), « The Emergence of Football Spectating as a Social Problem, 1880-1985 : a Figurational and Developmental Perspective », *Sociology of Sport Journal*, vol. 3, n° 3, pp. 217-244.
- MAGUIRE, Joseph (1992), « Towards a Sociological Theory of Sport and the Emotions », in Eric Dunning et Chris Rojek (éds.), *Sport and Leisure in the Civilizing Process : Critique and Counter Critique*, Londres, Macmillan; Toronto, University of Toronto Press, pp. 96-121.
- MAGUIRE, Joseph (1993a), « Bodies, Sportscultures and Societies : a Critical Review of Some Theories in the Sociology of the Body », *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 28, n° 1, pp. 33-52.
- MAGUIRE, Joseph (1993b), « Globalization, Sport and National Identities : the Empires Strike Back », *Society and Leisure*, vol. 16, n° 2, pp. 293-322.
- MAGUIRE, Joseph (1994a), « Preliminary Observations on Globalization and the Migration of Sport Labour », *The Sociological Review*, vol. 42, n° 3, pp. 452-480.
- MAGUIRE, Joseph (1994b), « Sport, Identity Politics, and Globalization : Diminishing Contrasts and Increasing Varieties », *Sociology of Sport Journal*, vol. 11, n° 4, pp. 398-427.
- MARPLES, Morris (1954), *The History of Football*, Londres, Fontana/Collins.
- MASSEY, Doreen (1994), *Space, Place and Gender*, Cambridge, Polity Press.
- McCRONE, Kathleen E. (1988), *Sport and the Physical Emancipation of English Women, 1870-1914*, Londres, Routledge.
- MENNELL, Stephen (1994), « The Formation of We-Images : a Process Theory », in Craig Calhoun (éd.), *Social Theory and the Politics of Identity*, Oxford, Basil Blackwell.
- MESSNER, Michael (1987), « The Life of a Man's Seasons : Male Identity in the Life-Course of the Jock », in Michael S. Kimmel (éd.), *Changing Men*, pp. 53-67, Londres, Sage.
- MORGAN, David H. (1992), *Discovering Men*, Londres, Routledge.
- MURPHY, Patrick, WILLIAMS, John et DUNNING, Eric (1990), *Football on Trial*, Londres, Routledge.
- OAKLEY, Ann (1972, 1985), *Sex, Gender and Society*, Londres, Gower/Maurice Temple Smith.
- PAYNE, Rosemary (1981), « Comment on Margaret Talbot's 'Women and Sport : Social Aspects' », in Bruce Tulloh, M.A. Herbertson et Alan S. Parkes (éds.), *Biosocial Aspects of Sport*, Cambridge, Galton Foundation.
- PEISS, Kathy (1986), *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn of the Century New York*, Philadelphie, Temple University Press.

- PERKIN, Howard (1989), « Teaching the Nations How to Play : Sport and Society in Britain », *International Journal of the History of Sport*, vol. 6, n° 2, pp. 145-155.
- PLUMMER, Kenneth (1975), *Sexual Stigma : an Interactionist Account*, Londres, Routledge.
- SABO, Donald (1985), « Sport, Patriarchy and Male Identity : New Questions About Men and Sport », *Arena Review*, vol. 9, pp. 1-30.
- SCHWARZ, Barry (1992), « England in Europe : Reflections on National Identity and Cultural Theory », *Cultural Studies*, vol. 6, pp. 198-206.
- SEIDLER, Victor J. (1992), *Rediscovering Masculinity*, Londres, Routledge.
- SHEARD, Kenneth (1972), *The Development of Rugby Football : a Sociological Study*, mémoire de maîtrise non publié, University of Leicester.
- SHEARD, Kenneth et DUNNING, Eric (1973), « The Rugby Football Club as a Type of Male Preserve : Some Sociological Notes », *International Review for the Sociology of Sport*, vol. 5, pp. 5-24.
- SHORTER, Edward (1982), *A History of Women's Bodies*, New York, Basic Books.
- SMITH, Anthony D. (1991), *National Identity*, Harmondsworth, Penguin.
- VERTINSKY, Patricia (1990), *The Eternally Wounded Woman : Women, Doctors and Exercise in the Late Nineteenth Century*, Manchester, Manchester University Press.
- VERTINSKY, Patricia (1994), « The Social Construction of the Gendered Body », *The International Journal of the History of Sport*, vol. 11, n° 2, pp. 47-171.
- WHITE, Philip G. et VAGI, Anne B. (1990), « Rugby in the 19th Century British Boarding-School System : a Feminist Psychoanalytic Perspective », in Michael A. Messner et Donald F. Sabo (éds.), *Sport, Men and the Gender Order : Critical Feminist Perspectives*, pp. 67-77, Champaign IL, Human Kinetics.
- WHITSON, David (1990), « Sport in the Social Construction of Masculinity », in Michael A. Messner et Donald F. Sabo (éds.), *Sport, Men and the Gender Order : Critical Feminist Perspectives*, pp. 19-29, Champaign IL, Human Kinetics.
- WILLIAMS, John, DUNNING, Eric et MURPHY, Patrick (1989), *Hooligans Abroad*, Londres, Routledge.
- WILLIS, Paul (1975), « Performance and Meanings : a Sociological View of Women in Sport », étude non publiée, Centre for Contemporary Cultural Studies, University of Birmingham. Publié sous une forme révisée dans « Women in Sport in Ideology », in Jennifer Hargreaves, (éd.), *Sport, Culture and Ideology*, Londres, Routledge, 1982.
- WOUTERS, Cas (1993), « Ja, ja, ik was nog niet zoo'n beroerde kerel, die zoo'n vrind had », in Hans Israëls, Mieke Komen, et Abram de Swaan (éd.), *Over Elias*, pp. 7-21, Amsterdam, Het Spinhuis (contient beaucoup de citations d'Elias en anglais).
- WRONG, Dennis H. (1961), « The Oversocialized Conception of Man in Modern Sociology », *American Sociological Review*, vol. 26, n° 2, pp. 183-193.